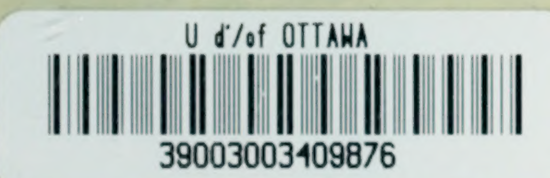
Batilliat

Eloge d'Emile Zola



MARCEL BATILLIAT

Éloge d'Émile Zola

DISCOURS PRONONCÉ LE PREMIER OCTOBRE 1905
AU NOM DE LA JEUNE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A LA CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE DE MÉDAN



PARIS
BLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT ET CIE
53, Rue Saint-André des Arts, 53
MCMV

MARCEL BATILLIAT

Éloge d'Émile Zola

DISCOURS PRONONCÉ LE PREMIER OCTOBRE 1905
AU NOM DE LA JEUNE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A LA CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE DE MÉDAN



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT ET CIE
53, Rue Saint-André des Arts, 53
MCMV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 7

Éloge d'Émile Zola

Madame,

Trois ans ont passé sur le jour de deuil où, devant la traîtrise de la destinée, nous avons uni notre douleur à la vôtre. Aujourd'hui comme alors, c'est vers vous que va tout d'abord notre pensée dans l'hommage que nous rendons à Emile Zola : car vous avez été la compagne admirable de sa vie, de ses luttes, de son labeur, de son effort jamais lassé. Vous l'avez assisté à tous les instants de sa montée héroïque vers la gloire, et vous l'avez accompagné jusqu'au seuil même de la mort.

Aussi, Madame — et je suis bien sûr d'être en cela l'interprète de tous les jeunes hommes de lettres au nom de qui je suis si fier de prendre ici la parole, — de même nous gardons à son œuvre toute notre admiration et toute notre ferveur, de même nous croyons obéir à son vœu le plus cher en vous demandant de reporter vers votre personne tout ce que la sienne nous inspirait de respect, de dévoûment et d'affection.

MESDAMES, MESSIEURS,

Pourrions-nous l'oublier jamais, ce jour de douleur où tous nos cœurs se sont serrés à l'unisson? La terrible nouvelle éclata, et vint nous frapper d'épouvante; tous, en cet instant, nous nous sommes trouvés réunis par une commune désolation : l'angoisse qui nous étreignait ensemble nous rapprocha davantage, et un lien fraternel et sacré parut s'établir entre nous, autour du grand mort que nous vénérions comme un père intellectuel, et comme le plus puissant, le plus vaillant, le plus digne des maîtres de notre pensée.

Nous nous retrouvons ici, fervents et fidèles, sans que le temps écoulé ait en rien atténué notre deuil ni notre découragement de ne plus voir au milieu de nous celui qui, dans la lutte des idées, nous entraînait par sa bravoure autant que par

son génie. Notre émotion de ce vingt-neuf septembre reste pour nous un souvenir si poignant, qu'il se confond en notre mémoire avec celui des coups les plus rudes que la mort ait pu frapper dans notre intimité même.

Mais, du moins, nous eûmes, au lendemain de cette date funeste, la seule consolation qui convenait à notre tristesse : car il nous fut donné de vivre quelques heures où une joie profonde et grave vint se mêler à notre affliction.

Je veux parler de l'apothéose que réservait Paris au plus grand de ses fils. Vous vous la rappelez, Messieurs, cette apothéose telle que l'histoire n'en relate point de semblable. Paris, la France et le monde s'étaient unis, ce jour-là, à l'élite des lettres et des arts, dans un commun hommage et aussi dans un même besoin de justice et de réparation. C'était par la plus sereine journée de l'automne naissant : une atmosphère pure et recueillie, un soleil adouci d'arrière-saison rayonnaient sur l'amoncellement des roses

offertes Le ciel gardait assez d'éclat pour prêter toute sa magnificence à cette fête de la mort et assez de douceur voilée pour n'en point troubler la douloureuse splendeur. Jamais la nature, en deuil de son plus fervent poète, ne s'était faite aussi belle pour le couronnement d'un héros.

Alors, Messieurs, nous avons vu s'écouler d'innombrables légions d'hommes, qui pleuraient avec nous celui que le monde venait de perdre : et notre désespoir put un instant nous sembler moins lourd, d'être partagé par une telle multitude.

Il se pressait là des ouvriers, des artisans et des hommes d'étude ; les uns étaient venus du cœur de Paris, ou des faubourgs que Zola avait ardemment glorifiés ; les autres accouraient des usines lointaines ou des provinces reculées ; d'autres avaient franchi les frontières pour apporter à notre maître un suprême salut. Et, tandis que chacun défilait devant lui, les fleurs s'entassaient à ses pieds, les fleurs déposées une à une par des mains

laborieuses, les humbles fleurs dont il eût préféré à tout autre l'hommage...

Trois années ont pu passer, Messieurs, sur cette manifestation grandiose. Mais la couronne de gloire que l'univers décernait alors à Emile Zola reste pour toujours attachée à son nom et à son œuvre. Notre zèle fervent sait l'y maintenir aujourd'hui; et le temps ne pourra que l'y conserver, plus fleurie, plus rayonnante et plus belle.

MESDAMES, MESSIEURS,

Les jardins, eux aussi, ont leur douleur comme ils ont leur allégresse. Et j'imagine qu'il y a trois ans la détresse ne fut en aucun lieu du monde aussi poignante qu'en ce jardin de Médan, où la veille même le poète avait donné à ses roses d'automne un dernier sourire de tendresse, un sourire d'au-revoir qui, hélas, était un adieu. Ailleurs, les hommes s'agitaient, dans l'émoi de la catastrophe, et le monde retentissait une fois encore de son nom illustre. Ici, toutes les choses gardaient l'empreinte de sa volonté ou de sa rêverie ; mais personne ne foulait plus les allées silencieuses, et le cabinet de travail, dressé là-haut en pleine lumière, était vide pour jamais.

Qu'il dut paraître morne et chargé d'an-

goisse, ce jour-là, le jardin désert où les fleurs tardives s'éploraient et mouraient lentement aux premières atteintes de l'automne ! Durant un quart de siècle, il avait été l'asile de sa pensée ; les plus puissantes créations de son génie ont pris naissance en ce lieu, et c'est ici qu'elles furent façonnées pour l'éternité. Lorsque Zola vint s'y fixer, il avait ciselé déjà quelques-uns de ses personnages immortels, tragiques figures shakespeariennes ou tendres figures d'idylles, — Thérèse Raquin et Renée Saccard, Miette enthousiaste et candide, Albine farouche et passionnée. Toutes les autres, depuis la triste Gervaise jusqu'à Marianne Froment, se sont éveillées ici à la clarté, à la beauté vivante. Ah ! Messieurs, si les centaines et les centaines de créatures qu'enfanta sa féconde inspiration avaient pu, par ce soir de détresse, s'évoquer autour de ces parterres ainsi qu'en un conte des légendes, de quelle vie prodigieuse le triste jardin n'eût-il pas été empli ! Il aurait contenu l'humanité totale, l'humanité aveugle et

souffrante, l'humanité en marche vers ses destinées meilleures. Et ce n'eût pas été trop que toute une humanité pour pleurer un tel homme...

Tout aux entours de Paris, il est maintes demeures pieusement conservées, maints enclos perpétuellement fleuris, vers lesquels se pressent parfois des pas fervents, des pensées émues. Chacune de ces maisons garde en son ombre un peu de la gloire de la France; et ces fleurs, pour être sacrées comme celles des tombeaux, ne sont pas les fleurs de la mort, car elles offrent au contraire leur tendresse recueillie à la mémoire de ceux qui ont passé là, et dont le souvenir est impérissable. A Port-Royal, l'antique Solitude en ruine reste à jamais hantée par les grandes ombres de Pascal et de Racine. Montmorency, Ermenonville retiennent dans leurs charmilles l'âme sensible de Rousseau, et quelque peu de sa généreuse rêverie. Les Jardies de Ville-d'Avray, à travers les reliques d'un autre mort, nous

laissent évoquer la silhouette géante de Balzac ; et nous connaissons, à Châtenay, la Vallée aux-Loups qui fut l'asile de Chateaubriand vieilli. A Valvins, à Magny-les-Hameaux, de blanches maisons ont vu mourir des poètes.

Plus loin, il est d'autres maisons que l'on aime aussi, parce qu'après les avoir visitées, on semble connaître mieux ceux qui y naquirent ou qui les habitèrent, et avoir gagné quelque chose de leur intimité. Le Ferney de Voltaire, le Saint-Point de Lamartine, le Tréguier de Renan, se parent à nos yeux d'un noble et haut prestige. En face de la mer violente, qu'elle domine comme un temple tutélaire, il y a Hauteville-House, où naguère résonnait une voix plus formidable que celle des flots furieux ; il y a enfin le pavillon de Croisset, au bord de la Seine qui coule près d'ici, et qui réunit l'une à l'autre ces deux demeures fraternelles, consacrées désormais par une même piété. Plus loin encore, Stratford, Florence, Weimar, Bayreuth, s'enorgueil-

lissent à bon droit de posséder des maisons plus prestigieuses que des palais, qui furent celles de Shakespeare, de Dante, de Gœthe ou de Richard Wagner.

Pourtant, Messieurs, il n'est pas une seule de ces maisons qui s'identifie avec la personne de son hôte immortel aussi parfaitement que celle où nous sommes réunis. Cette villa si simple, entre ces deux pavillons hauts et massifs comme des tours, c'était bien l'asile qui convenait à son intimité, comme à son travail ou à sa méditation. La destination nouvelle que lui a donnée Mme Emile Zola ne saurait en changer le caractère : Zola, qui aimait si sincèrement les humbles, les laborieux, les dévoués, les déshérités, eût accueilli de tout son grand cœur les femmes courageuses que nous verrons ici désormais, les femmes héroïques dont la tâche exige tant de vertu et d'abnégation. Et c'est ainsi qu'à l'avenir, lorsque nous reviendrons au pélerinage de Médan, nous retrouverons Zola survivant non plus seulement dans son œuvre et dans sa gloire

mais dans sa pensée sociale et dans l'idéal de toute sa vie. Peut-être certains apprendront-ils alors à le mieux vénérer ; et ceux qui contestent, au nom de je ne sais quel nietzschéisme diminué, nos aspirations de vérité et de justice, apprendront à Médan comment un écrivain de génie s'est élevé, par l'amour de cette vérité et de cette justice, jusqu'à la plus certaine, à la plus réelle surhumanité !

MESDAMES, MESSIEURS,

Emile Zola était le plus clairvoyant des penseurs. La clairvoyance, l'intuition exacte de toutes les choses de la vie, comptent parmi les plus éclatantes qualités de son génie littéraire ; et ces qualités s'élèvent parfois jusqu'à une véritable divination. Pourtant, il fut un jour, un seul jour, où le prophète se méprit...

C'était au temps où une grande partie de la jeunesse littéraire suivait un courant d'idées, ou plutôt une tendance d'esthétique, qui semblait, — peut-être avec moins de raison qu'on ne croyait alors, — en contradiction absolue avec les doctrines dont le Maître avait assuré la victoire. Il oublia que la jeunesse est souvent avide de luttes, et que, pour chercher de nouveaux terrains de bataille, elle s'éloigne volontiers des triomphateurs. Avec un peu

d'amertune, lui-même signifia la rupture, dans une *Lettre à la Jeunesse* qui fit grand bruit. « C'est fini entre nous, belle jeunesse... » s'écria-t-il.

Non, Messieurs, rien n'était fini, entre Zola et la Jeunesse : la première occasion le lui démontra. Lorsque vinrent les jours sombres, il vit se serrer autour de lui, solidaires et ardemment dévoués, presque tous ceux qui s'étaient tenus à l'écart durant les jours de triomphe. Il vit à ses côtés les jeunes énergies que naguère il avait cru hostiles ; et quand il dut demander l'hospitalité d'une terre étrangère pour y attendre l'heure de la revanche indubitable, il eut du moins la consolation de penser que les cœurs de tous les jeunes hommes de son pays battaient à l'unisson du sien. Ce fut sans doute l'une de ses plus vives joies parmi tant d'épreuves, et cela compensa à ses yeux la défection de quelques amis infidèles...

Rien n'était fini ; la jeunesse demeurait profondément attachée au Maître qu'elle se devait d'aimer entre tous. Il l'avait tant

aimée, lui, durant toute sa belle vie d'écrivain ! Il avait incarné chacune de ses aspirations, il avait été le champion héroïque et fort de chacune de ses batailles. Et je ne parle point seulement de la jeunesse littéraire, mais de toute la jeunesse artistique et intellectuelle de notre époque. Le premier livre de combat, livre d'ardeur et d'amour qu'il intitula *Mes Haines*, — lui qui ne sut jamais haïr que l'exécrable, — appela au ralliement tous ceux qui, pour l'art intégral, voulaient marcher à la conquête de l'affranchissement et de la lumière. Puis il lutta sans répit ; son nom retentit partout où il y avait à rajeunir, à vivifier, à réédifier. S'il se fit, dans les *Soirées de Médan*, le collaborateur de nouveaux-venus qu'il voulait aider ainsi à franchir la première étape de la route ; s'il se fit plus tard, dans ses puissants drames lyriques, le collaborateur d'Alfred Bruneau, on peut dire qu'il fut aussi le collaborateur virtuel de Manet, de Claude Monet, de Camille Pissarro, de Renoir, de

Fernand Desmoulins, d'Alexandre Charpentier, de Gustave Charpentier, d'Antoine. Son robuste effort secondait leur effort ; il luttait avec eux, pour eux, pour l'Art qui était son culte. On demeure saisi de surprise et d'admiration, quand on songe que le même homme édifia l'œuvre la plus formidable, et qu'il servit simultanément, avec une vaillance égale, la jeune peinture, la musique nouvelle, la dramaturgie nouvelle, la jeune science, les jeunes idées. Il lutta encore, plus qu'aucun autre, contre les lois oppressives et caduques, pour nous conquérir, à nous qui les lui devons et qui ne l'en glorifierons jamais trop, les libertés dont nous jouissons aujourd'hui, — liberté de la plume, liberté de l'art, liberté de la pensée...

Et comme il l'aimait, la jeunesse, quand il écrivit en 1885, au moment de la mort de Louis Desprez, une page aussi belle que ses plus belles, aussi brave que sa plus brave... Louis Desprez était un adolescent, un débutant dans les lettres. Condamné à un mois de prison pour les

hardiesses d'un premier livre, il mourut peu de jours après sa libération : sa santé chancelante n'avait pas résisté au régime de Sainte-Pélagie. Zola le vengea, et ce fut toute la jeunesse qu'il défendit en lui.

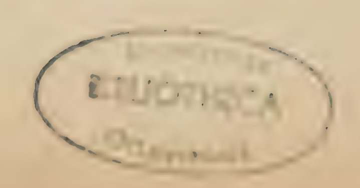
Ah ! non, elle n'a été ni surprenante ni nouvelle, l'attitude d'Emile Zola s'arrachant à sa table de travail pour crier justice ! Aussi, la jeunesse des siècles à venir n'oubliera ni ce qu'il fut, ni ce qu'il fit : elle personnifiera en lui son bel idéal, comme elle apprendra dans ses livres la sagesse et la bonté.

Mesdames, Messieurs,

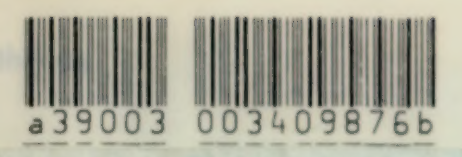
Ses yeux sont pour toujours fermés à la lumière, et sa main ne se lèvera plus pour défendre l'innocent ou l'opprimé. Sa grande voix ne nous entraînera plus à la conquête de la beauté, de la justice et du bonheur. Mais, du moins, son âme demeure toute entière parmi nous, car l'œuvre colossale nous reste ; et il nous reste mieux encore : la moisson qui lève ! Elle lève de toutes parts, sur tous les champs du monde, la moisson que d'un geste infatigable sema le bon géant. Nous ferons un jour la récolte, et nous rentrerons les gerbes !

Si Emile Zola fut naguère « un moment de la conscience humaine », il est aujourd'hui, par son œuvre, par son influence, par sa pensée, l'expression magnifique et pure de la conscience

de notre patrie. Plus tard, quand viendront les temps que son lucide génie a entrevus, les temps de progrès, de vérité et d'harmonie où d'autres générations règneront plus heureuses sur la terre plus fleurie, Zola, le prophète et l'apôtre, sera encore et toujours la conscience sereine, la conscience vivante et joyeuse, la conscience éternelle de l'humanité !



ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt octobre mil neuf cent cinq
PAR LA
Société Anonyme des Imp. Gerardin,
VERSAILLES
POUR E. SANSOT, ÉDITEUR
A PARIS


a39003 003409876b